Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

102-103 | 2005
Gérard Althabe

Le maître péripatéticien ou comment faire anthropologie par l'exemple de la parole

Jean Copans

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1440>

DOI : 10.4000/jda.1440

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 469-481

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Jean Copans, « Le maître péripatéticien ou comment faire anthropologie par l'exemple de la parole », *Journal des anthropologues* [En ligne], 102-103 | 2005, mis en ligne le 18 novembre 2010, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1440> ; DOI : 10.4000/jda.1440

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Journal des anthropologues

Le maître péripatéticien ou comment faire anthropologie par l'exemple de la parole

Jean Copans

- 1 Lorsque j'ai donné mon accord pour rédiger ce texte je cédaï à l'amitié impulsive de dire tout le bien d'un chercheur que je respectais profondément sans partager toutefois les implications d'une démarche réflexive qui me paraissait plus symbolique que sociologique. Certes il n'est pas de bon ton de célébrer un collègue disparu en explicitant publiquement quelques désaccords, sans aucun doute secondaires, mais néanmoins très anciens. Et puis l'histoire m'a rattrapé par le décès d'un autre « grand frère » qui a contribué, lui, plutôt à ma formation théorique, mais avec lequel, de manière plus publique dans ce cas, les débats ont été fréquents, je veux parler de Claude Meillassoux. Alors je navigue entre les deux eaux de ces décès qui résonnent étrangement et de manière imprévue dans mon expérience professionnelle. Mais pour en revenir à Gérard Althabe ne voilà-t-il pas qu'on me propose, il y a tout juste un mois, de contribuer à un dictionnaire des sciences humaines avec pour commencer l'entrée symbolique de Malinowski mais ensuite avec celle symboliquement plus tragique de l'ethnologie des mondes contemporains, initialement confiée on s'en doute par la formulation de l'intitulé, à notre anthropologue décédé.
- 2 J'ai fréquenté plusieurs Althabe selon la période considérée et, probablement ceux qui me sont chers sont les plus anciens et les plus oubliés aujourd'hui, par ce processus qui me semble de plus en plus fréquent, le fait de retenir l'actualité d'une pensée sans s'interroger sur ses cheminements contradictoires, voir ses premiers objets quasiment oubliés qui restent pourtant encore exemplaires. Après tout ses ouvrages en tant que tels sont assez anciens et si l'on voulait être rigoureux le seul qui importe est bien entendu le premier, sa thèse, qui porte sur les communautés villageoises de Madagascar (1969). Mais la thématique disciplinaire mise en exergue par G. Balandier dans sa préface, la sociologie de la décolonisation et du développement, n'agite plus guère les anthropologues, fantasmés par la mondialisation et la surmodernité.

- 3 Je découvre Gérard à mon retour du terrain sénégalais en 1969 avec son premier ouvrage et probablement une intervention dans le séminaire de l'EHESS de G. Balandier, mais à l'époque j'étais en province et je ne suis pas sûr d'avoir pu l'écouter. De plus G. Althabe est malgachisant et donc quelque peu marginal par rapport à mes centres d'intérêt. Et puis en ces temps très militants il évoque l'« oppression et (la) libération dans l'imaginaire » ce qui a dû me paraître très contre-révolutionnaire, en tout cas un peu antimarxiste, même si moi-même je suis sur une pente qui va me conduire à valoriser le rôle de l'idéologie au détriment de l'exploitation dans le cas de la confrérie mouride. Enfin socialisé de manière précoce dans les milieux de l'africanisme professionnel dès 1964 j'ai du mal à comprendre d'où vient ce soi-disant nouvel enfant chéri du sérail alors qu'il m'était totalement inconnu jusque là ! Bref c'est le coup de tonnerre qui va se transformer (lentement) en coup de foudre. Comment ne pas devenir althabien mais il me faudra pour cela attendre deux ans jusqu'à la parution de l'étude *Les fleurs du Congo* (1972). Pourtant l'auteur ne change ni de méthode ni d'objet, bien que l'enquête ait précédé ici l'analyse textuelle. Mais « auteur Maspero », Gérard est visiblement dans le bon camp¹ et ce n'est d'ailleurs qu'une question de mois (ou d'une année) pour que je rejoigne à mon tour le cercle des collaborateurs amicaux de l'éditeur. Mais ce dernier ouvrage a le mérite de présenter les auteurs du texte dans leur contexte, économique, politique et sociologique : il est de facture tout à fait classique alors que la « monographie » malgache interpelle encore (y compris aujourd'hui à mon avis) les anthropologues rationalistes de l'infrastructure et de la superstructure. En fait G. Althabe est maussien à cent et un pour cent car non seulement il est partisan du fait social total mais il le vit de l'intérieur en tant qu'observateur constructeur. C'est cette relation intime, à la fois sociale, scientifique mais aussi psychologique qui définit ce concept et cette conception remet en cause la vulgate lévi-straussienne qui domine depuis la célèbre introduction de l'anthropologue en 1950 (Lévi-Strauss, 1950). Ce dernier a structuralisé une relation sociale fluide et psychosociologique qui reflète à l'évidence les principes fondateurs des sciences sociales françaises du début du siècle.
- 4 Voilà donc G. Althabe membre actif de la tribu africaniste, orstomien de terrain, que l'actualité politique relance puisque l'année 1972 est dominée par les événements de Madagascar, qui confirment que le mouvement sociopolitique postcolonial existe, qu'il n'est pas simplement un souhait d'observateurs étrangers radicaux. Il reste à écrire la chronique anthropologique de l'implication subjective et objective des chercheurs français en sciences sociales dans ces événements car je n'ai jamais réussi à convaincre G. Althabe de la rédiger ou tout simplement de la publier. Certes nous connaissons la réponse : il nous suffit de lire l'un de ses premiers entretiens, formule éditoriale dont il conservera ensuite l'habitude, paru à la fin 1977 dans le numéro de la revue *Dialectiques* consacré à « l'anthropologie tous terrains ».

Ma réponse sera toute personnelle, le produit de telles recherches doit avoir sa place dans les situations locales, elles s'adressent à la fraction progressiste de l'intelligentsia locale, c'est là qu'elles peuvent être lues et se transformer en participation intellectuelle à une pratique ; je ne vois pas l'intérêt de recherches dont les résultats seraient entièrement investis dans le circuit universitaire des pays impérialistes. C'est un choix !

Je suis persuadé qu'il sera de plus en plus difficile d'aller pratiquer l'ethnologie dans les pays du tiers-monde, ce de par l'actuelle poussée nationaliste, de par la mise en pratique d'un nationalisme dans le domaine de la connaissance de ces sociétés ; les intellectuels autochtones renforcent leur contrôle sur sa production, ils établissent leur monopole ; ainsi à Madagascar l'un des premiers actes du

nouveau régime a été d'interdire pratiquement aux étrangers toute possibilité de recherche. Les anthropologues, divisés en groupes de spécialistes régionaux, devront-ils se retrouver entre eux dans des séminaires parisiens dans lesquels ils parleront des sociétés auxquelles l'accès leur sera interdit ? (Althabe, 1977 : 69-70).

- 5 Effectivement G. Althabe tient parole d'une certaine façon : il intervient à plusieurs reprises dans la Formation à la recherche en Afrique noire (FRAN) du Centre d'études africaines de l'EHESS, dont je suis l'un des responsables, à la toute fin des années 1970 sur le thème justement des mouvements sociaux urbains et ruraux malgaches mais il refuse obstinément de réunir et de retravailler ses contributions (parues par ailleurs dans des revues en 1973 et 1980² ; voir aussi Althabe, 2000) dans un petit volume de la collection « Dossiers africains » que je codirige avec Marc Augé aux éditions Maspéro. Pourtant il aura contribué dès cette même année 1977 à l'ouvrage que je codirige alors avec P. C. W. Gutkind et R. Cohen sur l'histoire ouvrière africaine (Gutkind, Cohen and Copans, 1978). Je considère, avec son accord d'ailleurs, que les mouvements sociaux urbains rentrent dans le cadre des luttes « de classe » ou même qu'ils les préfigurent à cause de leurs spécificités. C'est à cette occasion que je me confronte concrètement pour la première fois au « style » Althabe. Car son texte doit être traduit en anglais et mon père a accepté cette tâche pour me dépanner mais me voilà obligé de « traduire » préalablement Gérard en français pour que mon père passe à l'anglais sans trop de difficultés ! (Althabe, 1978).
- 6 En fait G. Althabe est un oraliste : sa pensée se formule en s'exprimant à haute voix et l'écrit, à l'évidence, le bride. C'est un homme de séminaire, de discussions, d'intervention. C'est un homme d'entretien et d'entretiens, de conseil : il pense à haute voix devant et pour les autres et non à voix basse pour lui-même ou pour une postérité intemporelle. Son texte a peut-être des incises et des parenthèses mais il a fort peu de notes en bas de page ce qui peut conduire à le lire comme le texte d'une espèce d'autodidacte ou de révolutionnaire : la tradition de la discipline, le positionnement des collègues lui importe peu. En cela il ressemble par moment à G. Balandier mais il ne s'agit pas, bien au contraire, d'un superbe isolement.
- 7 Ceci explique un désaccord tactique : certes il a raison sur les limites de l'intervention du chercheur étranger mais je reste persuadé que nous devons rester et continuer à contribuer à expliquer le fonctionnement des sociétés des autres car le temps n'est pas loin où les chercheurs locaux vont désertir le terrain de la science pour celui de la consultance et de l'expatriation nord-américaine. Sa conception s'avérerait moins pragmatique qu'il n'y paraissait. Mais il est vrai aussi qu'à la fin des années 1970 le moral des chercheurs français est plutôt bas puisque même chez nous la science sociale est encore marginalisée tant par l'État que les mouvements politiques et syndicaux. Il faudra attendre la relance de la recherche sous F. Mitterrand à partir de 1981 pour que l'état d'esprit change. Le retour de Gérard c'est aussi le passage de l'ORSTOM à l'EHESS et la confirmation de ce statut d'oraliste que j'ai déjà mis en lumière. La production des disciples et des élèves peut commencer dans le meilleur sens d'une démocratie collective et conviviale. Quant à moi qui ai mes mondes africains à moi et qui ne tient pas à en changer, je m'interroge sur ces collègues (pensons également à Marc Abélès) qui débudent une nouvelle carrière de spécialiste hexagonal. Mais la triple dynamique de la modernité, du mouvement social et de la critique d'un certain patrimonialisme de l'ethnologie française me séduit. De nombreux textes de la fin des années 1980 et du début des années 1990 célébreront cette « ethnologie du présent » qui valorise les lieux centraux de la société à savoir la ville, l'entreprise et l'administration.

- 8 G. Althabe se lance personnellement d'abord dans l'ethnologie urbaine, celle des ZUP et des cages d'escalier des HLM³. C'est lui qui anime le numéro 3 de la nouvelle revue *Terrain* alors que le numéro 2 de la même année 1984, qui l'a précédé, est consacré à l'anthropologie industrielle. Quant à moi, devenu le petit spécialiste africaniste français des classes ouvrières du tiers-monde, je prépare un numéro de la revue *Anthropologie et sociétés* sur le thème de l'anthropologie industrielle (Copans & Bernier, 1986) : Gérard y participe par l'intermédiaire de Monique Sélim qui m'a procuré un contact indianiste, Mark Holmström, et dans le guide bibliographique en anthropologie industrielle G. Althabe et M. Selim sont présents. C'est d'ailleurs à cette même époque du milieu des années 1980, au cours de mes travaux de recherche sur l'ouvrage de G. Balandier, *Sociologie des Brazzavilles noires*, que je re-découvre le terrain ouvrier brazzavillois de G. Althabe (1963)⁴ et je le signale dans une bibliographie (Copans, 1985). Althabe n'a suivi Balandier que de quelques années au Congo et je regrette cet espèce de passage en coup de vent.
- 9 Fatalement nous devons donc nous retrouver car l'ethnographie ou l'ethnologie des milieux ouvriers et industriels n'est pas véritablement une anthropologie sociale de la classe ouvrière et de l'entreprise⁵. C'est chose faite en 1991 dans le premier numéro du *Journal des anthropologues* consacré à l'ethnologie de l'entreprise. Mais si nous nous retrouvons G. Althabe et moi-même (sans s'être jamais quitté dans nos relations professionnelles quotidiennes) autour de l'entreprise c'est que Gérard n'a pas tracé une croix sur le tiers-monde. Les recherches de M. Selim sur le Bangladesh le concernent. Celle-ci symbolise d'ailleurs l'inverse de son itinéraire puisque c'est elle qui quittera les HLM et les quartiers précaires d'Amiens pour les terrains exotiques via l'ORSTOM qu'il a quitté. G. Althabe a beau apparaître comme l'aile moderniste de la Mission du patrimoine ethnologique, il reste anthropologue comparatiste dans l'âme comme le confirme d'ailleurs la dernière partie de sa carrière avec ses recherches sur l'Argentine et la Roumanie. Mais une raison plus fondamentale explique cette ouverture et c'est sa démarche méthodologique qui l'explique. C'est la posture du chercheur qui fonde l'anthropologie où *qu'il enquête* et c'est de cela qu'il faut enfin parler.
- 10 Le style c'est l'homme comme le dit la fameuse citation. Dans le cas de la démarche d'approche du terrain cela paraît évident en ce qui concerne Gérard Althabe. Et pourtant je reste quelque peu distant pour au moins trois raisons. La première tient à notre ignorance quasi complète des péripéties réelles du terrain de l'anthropologue. Je ne connais pas de témoignage direct du chercheur sur sa propre pratique. Certes il met toujours ses informations en situation et il réfléchit de manière permanente sur les implications visibles, invisibles, volontaires et involontaires de la présence de l'autre qu'il est dans la situation analysée. Mais cet engagement reste abstrait ou général, il n'y a ni confession, fusse-t-elle littéraire du genre « Terre humaine » ni sociologie des pratiques (une auto-analyse pour parler réflexivité à la Bourdieu). Althabe reste donc un paradoxe : postmoderne et réflexif avant la lettre, il s'en distingue néanmoins par une distance, une pudeur et un silence qui me laissent perplexe.
- 11 Cette retenue est redoublée par une seconde caractéristique de cette méthode : sa diffusion reste confinée au cercle des intimes, des chercheurs et apprentis chercheurs. Connaissant la réticence de l'anthropologue dans son passage à une forme aboutie d'écriture ou encore plus de modélisation pédagogique de l'expérience, nous en restons à un apprentissage par auto-expérimentation, par imprégnation psychologique et verbale. Autant l'implication personnelle de la persuasion, du cheminement physique et oral de

l'anthropologue péripatéticien⁶ immerge l'auditeur et le disciple dans un courant qui les entraîne, autant l'absence de comportement « mandarin » interdit de restituer cette offre de parole comme un dogme, autant on reste incertain sur la reproductibilité d'une pratique personnalisée à l'excès malgré sa diffusion généraliste. À mettre la barre de l'implication sur le terrain si haute G. Althabe semble interdire (involontairement jusqu'à preuve du contraire) toute interrogation sur les ratés ou du moins les limites de sa propre méthode. J'entends les amis et proches collaborateurs m'opposer mille déclarations et comportements précis qui prouveraient le contraire : je m'en tiens aux écrits, aux leçons des séminaires en commun et de ma longue fréquentation de ses travaux. On trouvera toutefois quelques textes qui explicitent les principes les plus généraux de sa démarche, notamment celui intitulé « Ethnologie du contemporain, anthropologie de l'ailleurs » paru dans *l'État des Sciences sociales en France* en 1986 (Althabe, 1986)⁷. G. Althabe n'est pas le seul à avoir proposé une construction distanciée et auto-distanciée du terrain ; il n'est pas le seul non plus à être sibyllin sur ses propres approches. P. Bourdieu, pour ne citer que lui, ne se comportait pas autrement à ceci près qu'il avait la prétention de transformer une pratique bien institutionnelle en théorie ce qui modifiait son auto-réflexivité en argument plutôt publicitaire⁸. Il n'y a ici qu'un seul chemin vers la « vérité » à savoir le détour obligé d'une sociologie ou d'une anthropologie des pratiques professionnelles concrètes de la recherche sur le terrain (et même ensuite du traitement des données et de l'écriture). L'une des manières d'y arriver aurait pu consister en une comparaison de ses propres pratiques dans le temps et dans l'espace de ses divers terrains sur presque un demi-siècle.

- 12 La troisième raison de mes doutes provient de sa distanciation à l'égard... des autres démarches anthropologiques ou sociologiques. Comment avoir raison sans critiquer ceux qui tiennent d'autres discours ? Ou du moins sans s'interroger sur les pratiques non-distanciées des autres chercheurs en anthropologie ? Ne faut-il pas en effet engager un débat nécessaire avec un environnement professionnel peu porté sur l'auto-réflexivité *vraie* à la Althabe ? Même l'invention de la démarche de ce dernier reste encore un peu secrète et il faut probablement être d'accord avec ses collègues et amis les plus proches qui renvoient son inspiration à sa formation initiale en psychologie (Chazan *et al*, 2004). Si l'on prend les manuels ou encore dictionnaires de la discipline disponibles sur le marché français on s'aperçoit que son nom est aussi bien absent du Ph. Laburthe-Tora-J.-P. Warnier (1993) que du M. Segalen (2001). Cl. Rivière le cite pour ses travaux urbains sans références bibliographiques (1995). F. Laplantine (1987-1996) ne le cite dans aucun de ses deux manuels (1995, 1996). J. Copans l'inclut dans son tableau et sa cartographie des 26 grandes enquêtes de la discipline pour son terrain malgache en indiquant « Une nouvelle forme de phénomène social total » (1996 : 118) et M. Augé et J.-P. Colleyn le mentionnent dans un chapitre sur le terrain, en l'opposant à Claude Levi-Strauss, comme utilisant sa propre présence en tant que chercheur comme méthode d'investigation (2004 : 89). En fait il reste plutôt considéré sous l'angle d'un praticien de terrain original puisque S. Beaud et F. Weber le citent à plusieurs reprises dans leur fameux *Guide de l'enquête de terrain* (1997) tout comme J. Copans dans son *Enquête ethnologique de terrain* (1998). Par contre les approches plus réflexives que ce soit le recueil dirigé par C. Ghasarian (2002) ou encore la synthèse de L. Berger sur *Les nouvelles ethnologies* (2004), l'ignorent superbement et même G. Gaillard dans la version profondément remaniée et complétée en anglais de son dictionnaire des anthropologues (2004) ne le mentionne pas alors qu'Althabe est légèrement plus âgé que M. Augé, M. Godelier, F. Héritier, A. Adler ou encore E. Terray soigneusement répertoriés ! La discrétion personnelle, la relative invisibilité éditoriale de

G. Althabe sont peut-être à son honneur mais ces silences font un tort puissant à des idées et des pratiques qui auraient mérité un peu plus de visibilité.

- 13 Un dernier miroir peut nous permettre d'y voir plus clair : il s'agit de l'image renvoyée par les travaux du cercle rapproché des collaborateurs et des élèves. Si l'anthropologue reste silencieux derrière sa parole publique généreuse et si la tradition française ne le reconnaît que du bout des lèvres les études et recherches des *autres* althabe présentent un visage commun bien significatif : la reconnaissance du maître, de sa parole et de son modèle d'action anthropologique y est des plus visible et des plus appuyée. C'est même à cette référence affirmée d'emblée qu'on reconnaît comme une école ou une suite de fidèles sans que cette présentation ait quoi que ce soit de critique ou d'ironique. Les althabiens se définissent a priori comme tels et leur engagement critique supplée à la gentillesse de leur inspirateur. Si Althabe, en un sens, se lit en creux dans sa propre carrière, le regard extérieur proche le produit en relief voir en ronde-bosse. Ce sont les terrains des autres qui formalisent une parole apparemment sans frontières et si l'on veut percevoir l'efficacité de sa démarche il faut la saisir chez celles et ceux qui en font une devise. Ce sont ces recherches qui explicitent les conditions de production, ce sont ces travaux qui suggèrent des comparaisons car à l'image du maître péripatéticien les élèves ont parcouru le monde et ces derniers pratiquent la comparaison anthropologique si souvent oubliée dans les autres approches, plus conventionnelles ou au contraire plus modernes. Lisons M. Selim, L. Bazin ou encore V.A. Hernandez : le discours de la méthode est certes là mais aussi celui de la pratique et c'est cette mise en relation et en perspective qui conforte le bien-fondé du point de vue de départ⁹. G. Althabe a raison puisque son application se révèle des plus efficaces et que les silences ou prudences de départ apparaissent comme de simples effets de style personnel. *Nobody is perfect !*
- 14 En effet et tant mieux : Gérard n'en restera que plus vivant parmi nous et nous continuerons à courir après lui en tendant l'oreille, ou pour ceux qui ont eu souvent le privilège d'être assis à ses côtés, en s'efforçant de déchiffrer son écriture penchée aux lignes courtes en biais (ou est-ce la feuille de papier qui était en biais ?) qui dessinaient au cours d'une séance autant de bulles d'une B.D. dont il gardait le secret.

BIBLIOGRAPHIE

ALTHABE G., 1963. « Étude du chômage à Brazzaville en 1957. Étude psychologique (1^{re} partie) ». Paris, Cahiers de l'ORSTOM – Série sciences humaines, vol. 1(4) : 1-106.

ALTHABE G., 1969. *Oppression et libération dans l'imaginaire. Les communautés villageoises de la côte orientale de Madagascar*. Préface de G. Balandier. Paris, Maspero.

ALTHABE G., 1972. *Les fleurs du Congo*, suivi de commentaires de G. Althabe. Paris, Maspero.

ALTHABE G., 1973. « Madagascar : 1971-1972 », *Politique*, repris in Althabe G., 2000, *Anthropologie politique d'une décolonisation*. Paris, L'Harmattan :193-216.

ALTHABE G., 1977. « Le quotidien en procès ». Entretien avec M. Abélès, *Dialectiques*, 21 : 67-77.

- ALTHABE G., 1978. « Strikes, Urban Mass Action and Political Change: Tananarive, 1972 » in. GUTKIND P.C.W., COHEN R. & COPANS J. (eds), *African Labor History*. Beverly Hills, Sage Publications : 205-243.
- ALTHABE G., 1980. « Les luttes sociales à Tananarive en 1972 », *Cahiers d'études africaines*, XX(4) : 407-447, repris in Althabe G., 2000, *Anthropologie politique d'une décolonisation*. Paris, L'Harmattan : 217-279.
- ALTHABE G., 1986. « Ethnologie du contemporain, anthropologie de l'ailleurs », in GUILLAUME M. (dir), *L'État des sciences sociales en France*. Paris, Maspero : 119-123.
- ALTHABE G., 2000. *Anthropologie d'une décolonisation*. Paris, L'Harmattan.
- ALTHABE G., SELIM M., 1998. *Démarches ethnologiques au présent*. Paris, L'Harmattan.
- AUGÉ M., COLLEYN J.-P., 2004. *L'anthropologie*. Paris, PUF.
- BAZIN L., 2005. « L'enquête ethnologique, cristallisation des modes de relégation » in LESERVOISIER O. (dir), *Terrains ethnographiques et hiérarchies sociales. Retour réflexif sur la situation d'enquête*. Paris, Karthala : 165-183.
- BEAUD S., WEBER F., 1997. *Guide de l'enquête de terrain*. Paris, La Découverte.
- BERGER L., 2004. *Les nouvelles ethnologies. Enjeux et perspectives*. Paris, Nathan.
- BOURDIEU P., 2004. *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris, Raisons d'agir Éditions.
- CABANES R., COPANS J. & SELIM M. (dir.), 1995. *Salariés et entreprises dans les pays du Sud. Contribution à une anthropologie politique*. Paris, Karthala.
- CHAZAN-GILLIG, S. et al, 2004. « Gérard Althabe. Un interlocuteur des mondes contemporains », *Sciences au Sud*, 27 : 16.
- COMITÉ INFORMATION SAHEL, 1974. *Qui se nourrit de la faim en Afrique ? Le dossier politique de la faim au sahel*. Paris, Maspero.
- COPANS J., 1985. « Les travailleurs du Congo et des Brazzavilles noires. Bibliographie complémentaire » in BALANDIER G., *Sociologie des Brazzavilles noires*, (seconde édition). Paris, Presses de la FNSP : 300-302.
- COPANS J., 1996. *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*. Paris, Nathan.
- COPANS J., 1998. *L'enquête ethnologique de terrain*. Paris, Nathan.
- COPANS J., BERNIER B., (coord.), 1986. (Travail, industrie et classes sociales), *Anthropologie et sociétés*, vol. 10(1).
- GAILLARD G., 2004. *The Routledge Dictionary of Anthropologists*. London, Routledge.
- GHASSARIAN C., (dir.), 2002. *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*. Paris, Armand Colin.
- GUTKIND P.C.W., COHEN R. & COPANS J., (eds), 1978. *African Labor Histor*. Beverly Hills, Sage Publications.
- HERNANDEZ V. A., 2005. « Démarche anthropologique et hiérarchisation dans des espaces à activité finalisée » in LESERVOISIER O. (dir.), *Terrains ethnographiques et hiérarchies sociales. Retour réflexif sur la situation d'enquête*. Paris, Karthala : 185-206.
- LABURTHE-TOLRA Ph., WARNIER J.-P., 1993. *Ethnologie. Anthropologie*. Paris, PUF.
- LAPLANTINE F., 1987. *Clefs pour l'anthropologie*. Paris, Seghers.

LAPLANTINE F., 1996. *La description ethnographique*. Paris, Nathan.

LEVI-STRAUSS Cl., 1950. « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » in MAUSS M. [rééd. 1960] *Sociologie et anthropologie*. Paris, PUF : IX-LII.

RIVIERE Cl., 1995. *Introduction à l'anthropologie*. Paris, Hachette.

SEGALEN M., 2001. *Ethnologie. Concepts et aires culturelles*. Paris, Armand Colin.

NOTES

1. Il signe en juin 1973 (avec plus de 80 chercheurs et universitaires dont G. Balandier) la pétition « De quoi meurent les africains ? » qui donnera naissance au fameux Comité information Sahel (1974 : 257-259).
2. « Madagascar : 1971-1972 » in *Politique* (1973) ; « Les luttes sociales à Tananarive en 1972 » in *Cahiers d'études africaine* (1980) ; *Anthropologie politique d'une décolonisation* (2000).
3. Je me souviens encore de son article paru en pleine page du journal *Le Monde* sur ce thème et qui inaugurerait une nouvelle formule du journal. C'était à la fin des années 1970.
4. « Le chômage à Brazzaville. Étude psychologique (1^{re} partie) », *Cahiers ORSTOM*, vol. 1(4) : 1-106.
5. Mon premier interlocuteur dans ce domaine est Noëlle Jérôme qui mélangeait ouvriérisme et traditionalisme ethnographique. On trouvera une réflexion sur la mise au point de notre nouvelle conception de l'anthropologie sociale et politique du travail dans les articles réunis par Cabanes, Copans & Selim (1995).
6. Rappelons que l'école fondée par Aristote à Athènes en 335 prit le nom du quartier où elle se trouvait, Lycée, mais qu'on la dénomme aussi école péripatéticienne parce que le philosophe y donnait ses cours en se promenant.
7. On trouvera ce texte et d'autres de la même veine réunis dans le chapitre 1 « Prolégomènes » in Althabe & Selim (1998 : 7-79).
8. Voir les descriptions anecdotiques de son terrain algérien pendant « les événements » de la guerre (2004).
9. On pourra lire de telles présentations dans les textes de L. Bazin (2005) ou de V. A. Hernandez (2005) qui viennent de paraître dans l'ouvrage dirigé par O. Leservoisier (2005). Le texte de cette dernière qui met bien en lumière « l'anthropologue comme révélateur des ordonnancements hiérarchiques », n'est pas dédié à G. Althabe pour rien.

AUTEUR

JEAN COPANS

Université René Descartes Paris V